

Regards sur l'IHAF et la RHAF à l'époque de Groulx

Ronald Rudin

Volume 51, Number 2, Fall 1997

Les pratiques de l'histoire de l'Amérique française depuis 50 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305646ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305646ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rudin, R. (1997). Regards sur l'IHAF et la RHAF à l'époque de Groulx. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(2), 201–221.
<https://doi.org/10.7202/305646ar>

Article abstract

Since his death in 1967, the majority of Quebec historians have marginalized Lionel Groulx, emphasizing his role as a nationalist figure and minimizing his role in the development of an historical profession in Quebec. As founder of both the Institut d'histoire de l'Amérique française and the *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Groulx has been seen as a propagandist with relatively little interest in encouraging scientific research. Nevertheless, the role of Groulx in the affairs of both the IHAF and the *Revue* was much more complex than most have admitted. On the basis of documents in the archives of the Institut that have not previously been consulted, I am going to depict a Groulx who simultaneously committed himself to both the promotion of a scientific approach towards his profession and the advancement of a certain point of view. As president of the Institut and director of the *Revue*, Groulx reflected the tensions within the historical profession between the aspirations of historians to explain the past objectively and their tendency to develop perspectives which were shaped by the society in which they lived.

REGARDS SUR L'IHAF ET LA RHAF À L'ÉPOQUE DE GROULX¹

RONALD RUDIN
*Département d'histoire
Université Concordia*

RÉSUMÉ

Depuis son décès en 1967, la grande majorité des historiens québécois ont marginalisé Lionel Groulx, soulignant son rôle comme figure nationaliste mais minimisant celui qu'il a joué dans le développement de la profession historique au Québec. En sa qualité de fondateur de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Groulx a été perçu comme un propagandiste peu intéressé à encourager la recherche scientifique au Québec. Néanmoins, le rôle de Groulx dans les affaires de l'Institut et de la *RHAF* est beaucoup plus complexe qu'on ne l'a écrit. En me basant sur des documents tirés des archives de l'Institut et qui n'avaient pas encore été consultés, je me propose de présenter Groulx comme un historien désireux de faire œuvre scientifique, tout en mettant de l'avant un certain nombre de points de vue. Comme président de l'Institut et directeur de la *Revue*, Groulx reflète bien les tensions entre les aspirations des historiens à expliquer objectivement le passé et leur tendance à promouvoir des représentations marquées par la société dans laquelle ils habitent.

ABSTRACT

Since his death in 1967, the majority of Quebec historians have marginalized Lionel Groulx, emphasizing his role as a nationalist figure and minimizing his role in the development of an historical profession in Quebec. As founder of both the Institut d'histoire de l'Amérique française and the Revue d'histoire de l'Amérique française, Groulx has been seen as a propagandist with relatively little interest in encouraging scientific research. Nevertheless, the role of Groulx in the affairs of both the IHAF and the Revue was much more complex than most have admitted. On the basis of documents in the archives of the Institut that have not previously been consulted, I am going to depict a Groulx who simultaneously committed himself to both the promotion of a scientific approach towards his profession and the advancement of a certain point of view. As president of the Institut and director of the Revue, Groulx reflected the tensions within the historical profession between the aspirations of historians to explain the past objectively and their tendency to develop perspectives which were shaped by the society in which they lived.

1. Puisque des contraintes d'espace m'ont empêché d'analyser plus profondément plusieurs des sujets abordés dans cet article, les lecteurs intéressés peuvent consulter mon ouvrage *Making History in Twentieth Century Quebec* (Toronto, University of Toronto Press, 1997) d'où la plupart de mes idées proviennent. J'aimerais aussi remercier Yvan Lamonde qui a lu une version préliminaire de cet article.

L'année 1997 marque le cinquantième anniversaire du premier congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française (dans les faits fondé en 1946) et de la parution du premier numéro de la revue de l'Institut, la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. L'Institut et la *Revue* ont tous deux été fondés par Lionel Groulx. Cependant, malgré qu'il ait mis sur pied les infrastructures à la base de la recherche savante en histoire au Québec, Groulx a été jugé sévèrement dans les trente années qui ont suivi sa mort en 1967. Alors que des travaux traitent minutieusement du rôle de promoteurs d'une vision plus scientifique du monde tels le frère Marie-Victorin en sciences naturelles ou le père Georges-Henri Lévesque en sciences sociales, Groulx a habituellement été ignoré ou rabaissé par les chercheurs. Dans *L'entrée dans la modernité*, Marcel Fournier a repris la remarque souvent citée de Claude Ryan sur le frère Marie-Victorin, Édouard Montpetit et l'abbé Lionel Groulx qu'il a décrit comme «trois grandes figures intellectuelles» de leur génération, mais Fournier n'a étudié de façon sérieuse que les deux premiers². Plus récemment, Yves Gingras a également marginalisé Groulx en observant qu'il n'existait que deux voies pour les jeunes Québécois au début du XX^e siècle, celle du frère Marie-Victorin, engagé dans la «modernisation des institutions [québécoises]», et celle de Groulx, sur qui Gingras n'a pas grand-chose à dire, sauf pour le comparer défavorablement à Marie-Victorin, résolument engagé dans la recherche scientifique³.

Groulx n'a pas eu meilleure presse dans les ouvrages consacrés à la profession historique au Québec où il a joué un rôle central. Par exemple, Serge Gagnon a marginalisé son œuvre scientifique en publiant une analyse en deux volumes de l'historiographie québécoise au XIX^e et au XX^e siècles, l'année 1920 servant de date charnière⁴. Groulx occupe une place importante dans le premier volume qui met l'accent sur le caractère primitif de la recherche historique au Québec, tandis que le second porte peu d'attention au prêtre-historien. Gagnon a attribué plutôt la professionnalisation de la recherche historique au Québec à des laïques comme Guy Frégault, Michel Brunet et Maurice Séguin, tous de l'Université de Montréal, qui se sont imposés après la

2. Claude Ryan, *Le Devoir*, 14 novembre 1967. Cité dans Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité: science, culture et société au Québec* (Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986), 47.

3. Yves Gingras, «Introduction», dans Frère Marie-Victorin, *Science, culture et nation: textes choisis et présentés par Yves Gingras* (Montréal, Boréal, 1996), 7-8.

4. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978). Une partie de cet ouvrage est parue en anglais sous le titre *Quebec and Its Historians, 1840-1920* (Montreal, Harvest House, 1982). Voir également Serge Gagnon, *Quebec and Its Historians: the Twentieth Century* (Montréal, Harvest House, 1985).

Seconde Guerre mondiale. Dans un même ordre d'idées, Jean Lamarre a écrit plus récemment que ce même groupe d'historiens a amorcé «une rupture» dans la manière dont l'histoire s'écrivait au Québec en abandonnant l'amateurisme de Groulx et en «donnant à la recherche historique un caractère résolument scientifique⁵».

Les jugements critiques sur la démarche scientifique de Groulx ont même rejoint des travaux qui ont comme but explicite de comprendre sa propre carrière ou les institutions qu'il a aidé à fonder. Dans la première catégorie, il y a des études comme *Le nationalisme de Lionel Groulx* de Jean-Pierre Gaboury qui consacre un chapitre à la conception de l'histoire selon Groulx, mais ne fait aucune référence à son rôle dans la création de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de la *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)*. Par conséquent, Gaboury présente Groulx comme un homme profondément préoccupé par «la survivance de son peuple», mais détaché apparemment des formes plus professionnelles de recherche historique⁶.

Groulx est peint sous un jour à peine plus favorable dans l'analyse de Fernand Harvey et de Paul-André Linteau, parue pour souligner le vingt-cinquième anniversaire de la *RHAF*. Ces auteurs reconnaissent que Groulx a fixé «des normes assez élevées relativement aux collaborateurs», mais ils font aussi remarquer que la *Revue*, sous sa direction, était vouée à «la valorisation du passé». Ce n'est qu'après la mort de Groulx que la *Revue* a fait «le passage de la valorisation à l'explication». De plus, les deux jeunes historiens notent que Groulx avait refusé qu'une «école historique» domine les pages de la *Revue*, mais ils semblent avoir modifié leur opinion quand ils observent que la *RHAF* sous Groulx avait témoigné d'un «degré de monolithisme idéologique [...] assez élevé, du moins pendant une quinzaine d'années. [...] la *Revue* semble avoir présenté une certaine cohérence idéologique centrée sur le nationalisme traditionnel et religieux⁷». Au mieux, Harvey et Linteau endossent tièdement la contribution scientifique de Groulx comme directeur de la *Revue*.

Il n'est pas difficile de comprendre les raisons d'une telle réticence à reconnaître Groulx comme artisan de la démarche scientifique

5. Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969* (Sillery, Septentrion, 1993), 20.

6. Jean-Pierre Gaboury, *Le nationalisme de Lionel Groulx* (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1970), 133.

7. Fernand Harvey et Paul-André Linteau, «L'évolution de l'historiographie dans la *RHAF*, 1947-1972», *RHAF*, 26,2 (septembre 1972): 180-183. Alfred Dubuc a critiqué certains aspects de l'essai de Harvey et Linteau dans «L'influence de l'école des Annales au Québec», *RHAF*, 33,3 (décembre 1979): 384.

pour mieux comprendre le passé québécois. Après tout, nous avons affaire à un homme qui, à certains moments de sa vie, a abandonné son impartialité pour soutenir diverses causes dont certaines nous répugnent avec raison à la fin du XX^e siècle. Les intellectuels québécois, y compris les historiens, se sont efforcés, depuis les vingt-cinq dernières années, de donner l'impression que le Québec est depuis longtemps une société normale qui a évolué au même rythme que le reste du monde occidental. Ceux qui, à l'instar de Harvey et de Linteau, ont appuyé ce que j'ai qualifié ailleurs d'approche révisionniste de l'histoire du Québec, avaient beaucoup de difficultés à surmonter complètement leur antipathie compréhensible envers Groulx qui, à certains moments de sa carrière, a fait référence à la supériorité spirituelle des francophones et à l'infériorité de certains immigrants au Québec⁸. Les révisionnistes ne parvenaient pas à intégrer entièrement Groulx dans le courant dominant de l'histoire intellectuelle du Québec au XX^e siècle et tendaient à le percevoir comme une relique malheureuse d'un passé révolu. Toutefois, ce faisant, ils ont déprécié sa contribution à la naissance d'une profession historique appuyée sur des méthodes scientifiques⁹.

Dans les pages qui suivent, je n'ai nullement l'intention de passer sous silence le fait que Groulx mettait souvent de côté son sens critique pour inciter les Québécois ordinaires à la vigilance pour assurer leur survie comme peuple francophone et catholique. Toutefois, parallèlement, il y avait un autre Groulx qui, dans les trente ans qui ont précédé la fondation de la *RHAF*, a utilisé les outils de la recherche scientifique pour comprendre le passé québécois. Son engagement envers une analyse scientifique de ce passé l'a amené à maîtriser l'art de la recherche en archives à la fin des années 1910 et au début des années 1920 et à adopter une interprétation de plus en plus économique du passé dans les années 1930 et 1940. Groulx avait aussi réclamé la création d'un département d'histoire à l'Université de Montréal, ce qui fut autorisé en 1946, presque en même temps que la fondation de l'*IHAF*. Le département admit ses premiers étudiants en 1947, au moment où la *RHAF* produisait son premier numéro.

8. J'ai traité de la volonté des révisionnistes de décrire la société québécoise comme «normale» dans «La quête d'une société normale: critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec», *Bulletin d'histoire politique*, 3 (1995): 9-42.

9. Il est révélateur qu'un des rares historiens des dernières vingt-cinq années qui ait reconnu l'héritage scientifique de Groulx ait été Pierre Trépanier, qui occupe une place marginale dans le milieu historique du Québec en raison de son admiration envers les groupes qui partageaient les idées de Groulx. Voir par exemple la description que Trépanier a faite de *Histoire du Canada français depuis la découverte* comme «entreprise scientifique», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Montréal, Fides, 1982), III: 467.

Comme nous le verrons dans cette analyse de son rôle aux commandes de l'Institut et de la *Revue*, Groulx était loin d'être le personnage à la vision simple si souvent présenté dans les bilans de son œuvre parus dans les trente ans qui ont suivi sa mort. En m'appuyant sur une analyse des documents contenus dans les archives de l'Institut, je me propose plutôt de tracer le portrait d'un homme déchiré entre l'avancement d'une vision scientifique de l'histoire et la défense des intérêts de son peuple qui a vécu de profondes mutations entre 1947 et 1967¹⁰. Chemin faisant, j'espère présenter non seulement une alternative à l'opinion courante qui veut que Groulx ait été un historien peu intéressé à une approche scientifique, mais aussi relativiser les prétentions scientifiques des révisionnistes qui ont été réticents à reconnaître Groulx comme personnage clé dans la formation de la profession historique au Québec en raison de ses gênantes opinions sociales et politiques. Tout compte fait, les révisionnistes, autant que Groulx, ont produit des ouvrages historiques qui sont tributaires à la fois des techniques scientifiques de leur profession et de la société dans laquelle ils vivaient.

- I -

Groulx annonça son projet de créer un Institut d'histoire de l'Amérique française lors d'un banquet tenu par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal le 24 juin 1946, jour de la fête nationale des Canadiens français du Québec, qui coïncidait alors avec le trentième anniversaire de l'obtention de son poste permanent à l'Université de Montréal. Dès le début, Groulx considérait l'Institut à la fois comme un moyen de promouvoir certains objectifs nationalistes et comme centre de recherche imprégné d'une vision scientifique de l'histoire. Il voulait renforcer «le rôle de la culture historique dans la vie de la nation». Toutefois, en même temps, il reconnaissait que l'historien était «le serviteur de la vérité» et il voulait rassembler à cette fin «une équipe de chercheurs et d'écrivains d'histoire qui s'emploieraient tout spécialement à l'étude du passé français de l'Amérique¹¹».

Groulx était depuis longtemps dévoué à l'histoire autant dans sa version scientifique que vulgarisatrice et il demeurait fidèle à ces deux objectifs en fondant l'IHAF. Dans une entrevue publiée dans *Le De-*

10. Sauf erreur, je suis le premier chercheur à avoir obtenu l'accès aux archives de l'IHAF. Je tiens à remercier Jean Roy, ex-président de l'Institut, pour m'avoir aidé à obtenir cette permission, et François David, archiviste au Centre de recherches Lionel-Groulx, pour m'avoir guidé dans la collection.

11. *Le Devoir*, 29 juin 1946.

voir en octobre 1946, le journaliste demanda à Groulx s'il croyait que cette entreprise renforcerait «la fraternité française en Amérique». Il répondit: «Oui et non. Les historiens doivent s'interdire toute fin utilitaire, si noble soit-elle. Mais, encore que leur travail exclue tout pragmatisme [...], ils ne peuvent empêcher que leurs actes les suivent [...]. Oui, je le crois, l'Institut d'histoire servira notre communauté française¹².»

Groulx poursuit l'entrevue en décrivant l'IHAF comme un centre de formation d'historiens professionnels, de conservation d'archives et de publication des études des membres. L'Institut visait également à susciter la participation d'amateurs d'histoire de «toutes les parties de l'Amérique française». Regroupés dans des «sections¹³» ou sociétés d'histoire régionale, ces amateurs d'histoire collaboreraient avec les historiens professionnels au secrétariat de l'Institut pour que l'histoire locale s'écrive «selon toutes les exigences de la méthode historique¹⁴». Une des premières initiatives en ce sens fut la fondation d'une section en Nouvelle-Angleterre pour rassembler les Franco-Américains intéressés à connaître leur passé. Conscient des intérêts variés des gens que Groulx espérait rassembler à l'Institut, Adolphe Robert écrivit de Manchester au New Hampshire «qu'il y aura certainement des gens qui trouveront étrange de voir collaborer côte à côte des professionnels comme vous et des amateurs dont je suis¹⁵».

La nature hybride de l'IHAF se reflétait aussi dans les antécédents des personnes que Groulx avait choisies pour faire partie du premier conseil d'administration de l'Institut, qui a tenu sa première réunion à la maison du prêtre le 13 décembre 1946¹⁶. Il n'y a pas lieu de s'étonner que Groulx ait été choisi président de l'Institut et que ses protégés de l'Université de Montréal, Guy Frégault et Maurice Séguin, aient été désignés respectivement vice-président et secrétaire-trésorier. Quant aux autres membres du conseil, Groulx avait cherché à atteindre un

12. *Ibid.*, 26 octobre 1946.

13. *Ibid.* Groulx indiqua que les sections conserveraient «toute l'autonomie compatible avec leur rattachement à l'Institut». En adoptant une organisation décentralisée, Groulx reprenait un modèle estimé depuis longtemps dans des institutions d'inspiration catholique comme les caisses populaires. Contrairement aux grandes structures bureaucratiques comme la grande entreprise ou l'État moderne, le pouvoir dans les institutions catholiques était dévolu, autant que possible, aux collectivités locales. Ce n'est donc pas surprenant que Groulx ait été favorable à ce modèle.

14. Centre de recherches Lionel-Groulx (CRLG), fonds de l'IHAF, Dossier 12.9, Règlements de l'IHAF, 24 février 1947.

15. CRLG, Fonds de l'IHAF, Adolphe Robert à Lionel Groulx, 5 novembre 1946.

16. Le conseil avait un pouvoir relativement limité pendant la vie de Groulx. Comme Marcel Trudel l'a fait remarquer plus tard: «Comme les hauts ecclésiastiques de son temps, Groulx décidait avant de consulter.» Marcel Trudel, *Mémoires d'un autre siècle* (Montréal, Boréal, 1987), 186. Ce style de gestion explique l'absence de procès-verbal des réunions du conseil d'administration pendant la vie de Groulx.

certain équilibre entre laïques et religieux, chaque groupe détenant environ la moitié des sièges au conseil. Il avait aussi recruté des gens qui avaient un certain lien avec l'histoire, même si aucun n'était historien de métier à la manière de Frégault et de Séguin. Groulx invita Léo-Paul Desrosiers, bibliothécaire en chef à la bibliothèque de Montréal et auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation historique, à devenir membre du conseil d'administration afin qu'il soit composé «d'historiens authentiques». «Je sais, lui écrivit-il, que je demande beaucoup d'un homme déjà surchargé. Vous n'ignorez point d'autre part que les historiens au courant de leur métier ne foisonnent pas chez nous et qu'il importe, pour un institut comme celui que je projette, qu'il se recommande tout d'abord par ses têtes dirigeantes¹⁷.»

Les autres membres du conseil ressemblaient à Desrosiers, c'est-à-dire des personnes qui aimaient l'histoire, mais ne possédaient pas de formation professionnelle dans ce domaine. Gérard Filteau était un inspecteur d'école qui avait écrit plusieurs ouvrages de vulgarisation historique, tandis qu'Antoine Roy était l'archiviste provincial. Les cinq autres membres du conseil, Gordon Rothney, Antoine Bernard, Léon Pouliot, Thomas Charland et Conrad Morin, enseignaient l'histoire à l'université, mais aucun n'était titulaire d'un doctorat¹⁸. Mis à part leur statut d'amateur, ces membres du conseil de direction partageaient l'insistance de Groulx quant au besoin pour les Québécois de rester vigilants, étant donné leur situation minoritaire en Amérique du Nord. Dans ce contexte, Bernard était heureux de soutenir «un mouvement d'idées plus nécessaire que jamais dans l'histoire de la résistance française en Amérique¹⁹». Le seul membre anglophone du conseil, Gordon Rothney, enseignait l'histoire au collège Sir George Williams et avait traduit en anglais *Pourquoi nous sommes divisés* que Groulx avait écrit pendant la Deuxième Guerre mondiale pour contester les opinions d'Arthur Maheux. Rothney avait fait remarquer: «Ne pensez-vous pas que ce serait une perte de temps de traduire l'abbé Maheux? Il ne dit rien à nous, anglophones, que nous ne savons déjà et il est difficile de prendre ses suggestions au sérieux. Mais Groulx dit les choses directement, sans tergiverser²⁰.»

17. CRLG, Fonds de l'IHAF, Lionel Groulx à Léo-Paul Desrosiers, 9 décembre 1946.

18. Bernard, Pouliot, Charland et Morin étaient tous prêtres, mais de communautés différentes. Comme nous le verrons, Groulx refusait des postes aux commandes de l'Institut à des personnes dont les idées différaient des siennes. Malgré tout, il essayait clairement d'intégrer autant de personnes que possible dans l'administration de l'Institut.

19. CRLG, Fonds Lionel-Groulx, Antoine Bernard à Lionel Groulx, 13 novembre 1946.

20. «Don't you think it would be a waste of time to translate Abbé Maheux? He doesn't tell us English anything we don't know and one can hardly take his proposals seriously. But Groulx lets us have it straight from the shoulder.» Cité par Maurice Lebel, *ibid.*, Maurice Lebel à Lionel Groulx, 29 mai 1944.

Groulx affirmait qu'il lui fallait recruter ces hommes qu'il identifiait comme «historiens authentiques», même s'ils ne possédaient pas l'expertise professionnelle. Quelques années après la fondation de l'Institut, il disait en rétrospective: «Nous possédions d'excellents amateurs d'histoire; nous avions peu d'historiens de métier²¹.» Mais Groulx a exclu au moins un historien de métier parce que son seul tort semblait être son orientation politique. Gustave Lanctot était probablement le premier Canadien français à obtenir un doctorat pour une thèse rédigée sur un thème d'histoire du Québec. Dès le milieu des années 1920, il s'était distingué comme analyste de l'œuvre de François-Xavier Garneau et, en 1937, il fut nommé archiviste du Dominion. Ces réalisations ne suffisaient cependant pas pour que Groulx le considère comme un historien qui aurait conféré du prestige à l'IHAF. L'exclusion de Lanctot ne peut s'expliquer que par son éloignement grandissant des thèses de Groulx, surtout pendant la Deuxième Guerre mondiale. Lanctot, ancien combattant de la Première Guerre mondiale, critiquait sévèrement Groulx qu'il voyait comme un historien dont le travail ne faisait que refléter ses préjugés et entravait «l'unité nationale» en période de crise²². À l'automne de 1946, alors que Groulx rassemblait son équipe pour fonder l'IHAF, Lanctot fit une sortie contre Groulx, lui reprochant d'être le fondateur d'une «école raciste²³».

Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant que Groulx n'ait pas invité Lanctot, malgré son niveau de spécialisation, comme membre du conseil de l'IHAF. Par conséquent, le conseil possédait une certaine homogénéité idéologique. Bien entendu, Groulx ne voyait pas de contradiction entre la collaboration exclusive avec des hommes triés sur le volet pour leur compatibilité idéologique et la mise sur pied d'un institut de recherche voué à servir la «vérité». Peu embarrassé par les tensions qui pouvaient surgir dans le fonctionnement de l'Institut, il porta son attention en 1947 vers la création d'une revue scientifique parrainée par l'IHAF.

- II -

La Revue d'histoire de l'Amérique française, comme l'Institut lui-même, était vouée à la fois à la rigueur scientifique et à la fierté

21. Lionel Groulx, «Un Institut d'histoire», *RHAF*, 2,3 (décembre 1948): 475.

22. Archives nationales du Canada, Fonds Gustave-Lanctot, Gustave Lanctot à Charles Bilodeau, Association d'Éducation du Canada et de Terre-Neuve, Comité d'étude des manuels d'histoire, 27 mars 1944.

23. Gustave Lanctot, «Évolution de notre historiographie», *Action universitaire*, 13 (1946-1947): 5.

nationale. Groulx envisageait «une véritable revue d'histoire, revue spécialisée, avec études originales, fouillées, écrites selon toutes les lois du métier, revue d'assez d'autorité pour s'ériger en critique compétente de l'historiographie²⁴». Depuis sa fondation en 1920, la *Canadian Historical Review* (CHR) s'aliénait les Québécois en refusant de publier des articles en français, politique qui demeurera inchangée jusqu'aux années 1960. En fait, Lanctot était un des rares francophones à publier dans la CHR pendant cette période, ce qui fournissait probablement un autre argument à Groulx pour l'exclure des activités de l'Institut. Quant au *Bulletin des recherches historiques*, la principale revue de langue française intéressée à l'histoire, Groulx reconnaissait qu'elle avait fourni «d'incalculables services» depuis sa fondation en 1895, mais son caractère scientifique n'était pas assez élevé pour refléter «notre présence en un secteur de haute culture²⁵».

Groulx voyait la publication d'une authentique revue scientifique comme un moyen de prouver la capacité des francophones à mener de la recherche historique d'un aussi haut niveau que les anglophones. Sur cet aspect, il n'y avait pas d'opposition entre les objectifs nationalistes et scientifiques de la RHAF. C'est ce que fait remarquer aussi Andrée Fortin dans un ouvrage paru récemment sur les revues québécoises; elle observe que la revue de Groulx partageait avec d'autres revues fondées dans l'après-guerre immédiat «l'objectif de cerner — scientifiquement — la spécificité de cette société distincte d'Amérique du Nord²⁶». Sur ce point, Groulx répondit à un correspondant de Vienne qui avait manifesté de l'intérêt pour la *Revue*: «Vous pourrez voir, par la *Revue*, que nous tenons beaucoup à indiquer, pour chacune de nos études, nos sources ou références, ne dédaignant pas les notes multipliées. Nous travaillons ici, au Canada, en face de l'école historique anglo-canadienne et américaine. Il nous faut démontrer la valeur de notre discipline et de nos méthodes.» À un autre correspondant européen, il fit remarquer: «Peuple jeune et minoritaire, nous avons à conquérir notre prestige²⁷.»

Puisque Groulx avait décidé que la rigueur scientifique de la *Revue* servirait à hausser le prestige des Québécois dans le monde des lettres, les questions méthodologiques ont dominé les premiers numé-

24. Lionel Groulx, «Un Institut d'histoire», *RHAF*, 2,3 (décembre 1948): 475.

25. *Ibid.*

26. Andrée Fortin, *Passage de la modernité: les intellectuels québécois et leurs revues* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993), 243.

27. CRLG, Fonds de l'IHAF, Lionel Groulx à Gabriel Debien, 23 juillet 1948; Lionel Groulx à Maurice Delafosse, 27 septembre 1948.

ros de la *RHAF*. Dans l'introduction du premier numéro, le fondateur faisait remarquer: «Pendant un an ou deux, deux spécialistes y écriront, à tour de rôle, un chapitre de méthode historique, plus spécialement destinée à l'étudiant ou au chercheur canadiens. Nous voulons, par là, rétablir dans les esprits, la vraie notion de l'histoire, en faire mieux connaître les lois et l'austère discipline.» Cette introduction était suivie d'un article écrit par un des fondateurs de l'Institut, Thomas Charland, sur des questions méthodologiques. Charland concluait son essai en définissant l'histoire comme «le récit du passé humain, dans son enchaînement concret au moyen des traces documentaires laissées par lui²⁸». On retrouve la volonté de Groulx d'affirmer le caractère scientifique de sa revue dans un échange avec Conrad Morin, un autre membre fondateur de l'Institut, qui félicitait Groulx d'avoir refusé un article soumis pour le premier numéro: «C'est bien l'attitude à prendre, si nous voulons lui maintenir son caractère sérieux et scientifique.» L'article refusé «n'est pas un article *scientifique*: ce n'est pas un travail de première main, ayant des sources à sa base, mais un simple travail de vulgarisation, basé sur le travail d'un autre [...]. C'est un article *d'aucune utilité pour l'histoire*: non seulement du fait qu'il n'est pas scientifique (n'apportant rien de nouveau), mais aussi de ce qu'il ne donne aucune référence précise²⁹.»

Groulx et ses collègues se sont acharnés pour présenter la *Revue* comme n'étant pas «l'œuvre de quelques hommes, d'un groupe fermé, si large soit-il. Elle n'a pas été fondée pour exprimer les idées ni pour servir les fins d'un groupe³⁰.» Durant la deuxième année, Groulx fit remarquer que certains avaient critiqué la *Revue* pour ne pas avoir suffisamment défendu la cause nationaliste. Il répondit que «pour rien au monde, la *Revue* n'acceptera de se muer en instrument de propagande nationaliste». La priorité de la *Revue*, et plus généralement de l'Institut, était «de faire l'histoire objective, scientifique³¹». Dans le même ordre d'idées, Marcel Trudel, alors un partisan enthousiaste de l'entreprise de Groulx et un membre du conseil de l'IHAF, observa en 1950: «[...] l'abbé Groulx alla jusqu'à affirmer que sa revue ne serait pas un instrument de propagande pour quelque groupement de survi-

28. *RHAF*, 1,1 (1947): 5 et *ibid.*: 14. En écrivant sur le soixante-quinzième anniversaire de fondation de la *CHR*, Marlene Shore nota que, dès le début, «la *RHAF* était préoccupée par l'amélioration de la recherche en histoire et portait une plus grande attention à la méthodologie que la *CHR*». Marlene Shore, «'Remember the Future': the *Canadian Historical Review* and the Discipline of History», *CHR*, 76 (1995): 429.

29. CRLG, Fonds de l'IHAF, Conrad Morin à Lionel Groulx, 17 juin 1947. L'italique est de Morin.

30. *RHAF*, 1,2 (1947): 314.

31. *RHAF*, 2,3 (décembre 1948): 468-469.

vance que ce soit et qu'elle se soutiendrait par sa seule réputation scientifique³².»

Malgré des expressions sincères de soutien à la démarche scientifique, il est difficile de taire le fait que Groulx avait fondé la *Revue* pour «témoigner devant le monde intellectuel de l'existence de cette équipe d'historiens» et que, comme nous l'avons vu précédemment, certains historiens québécois n'étaient pas invités à se joindre à son équipe³³. À la fin des années 1940, un historien comme Lanctot, qui ne partageait pas la volonté de Groulx d'utiliser l'histoire pour faire avancer une perspective nationaliste particulière, était absent des pages de la *RHAF*, même s'il publiait abondamment³⁴. En fait, la seule manière pour un historien de la trempe de Lanctot d'apparaître dans les pages de la *RHAF* restait la rubrique consacrée aux comptes rendus. Dans le premier numéro de la *Revue*, Groulx recensa un ouvrage de Lanctot sur Jacques Cartier et il lui reprocha d'avoir mis trop d'insistance «à nier tout motif d'évangélisation dans les premiers voyages de Cartier³⁵». Le compte rendu était rédigé de manière professionnelle, à tel point que Conrad Morin qualifia la recension de «solide et scientifiquement charpentée [...]. Une telle recension fait honneur à notre revue comme à la science historique³⁶.» Malgré tout, il est difficile d'imaginer que le travail de Lanctot aurait pu être évalué équitablement par la *Revue* ou par l'Institut en général.

- III -

Pendant les années 1950, l'Institut fonctionnait comme il l'avait fait depuis sa fondation, du moins extérieurement. Groulx continuait de mener sa barque seul, tant à la *Revue* qu'à l'Institut, bien que dans ce dernier cas, il y ait au moins eu apparence de collégialité au conseil d'administration. En règle générale, le conseil maintenait l'équilibre entre laïques et religieux et entre historiens professionnels et amateurs. Bien que Groulx ait valorisé l'apport des collaborateurs qui possédaient une formation scientifique, il préférait aussi, depuis le début de l'entreprise, travailler avec des gens qui partageaient sa vision du

32. CRLG, Fonds de l'IHAF, Marcel Trudel, «La nouvelle histoire», discours prononcé au Club Richelieu de Québec, 25 octobre 1950.

33. Lionel Groulx, «Un Institut d'histoire», *RHAF*, 2,3 (décembre 1948): 475.

34. Il est impossible de savoir si des historiens comme Lanctot décidaient volontairement de ne pas expédier de texte à la *Revue*, sachant qu'ils ne seraient pas les bienvenus, ou s'ils avaient essayé et avaient été refusés.

35. *RHAF*, 1,2 (1947): 293.

36. CRLG, Fonds de l'IHAF, Conrad Morin à Lionel Groulx, 28 septembre 1947.

passé. Par conséquent, le seul universitaire qui s'ajouta au conseil dans les années 1950 fut Michel Brunet. Groulx avait certainement plus d'affinités avec l'historien de Montréal qu'avec Fernand Ouellet ou Jean Hamelin qui se joignirent à Marcel Trudel à l'Université Laval pendant la même décennie, mais qui étaient peu favorables à la conception du passé préconisée par Groulx.

Dans les années 1960, la volonté de Groulx de s'entourer d'historiens de la même famille idéologique compliqua sa collaboration avec les historiens de l'Université de Montréal. Dans l'atmosphère survolée des premières années de la Révolution tranquille, Groulx, affaibli par la maladie, essaya d'empêcher la mainmise sur la *Revue*, après son décès, de Frégault, Séguin et Brunet. La brouille entre Groulx et ces trois historiens, qu'il avait influencés dans leur choix de carrière, est un sujet classique de l'historiographie québécoise. L'analyse la plus récente, celle de Jean Lamarre, a insisté sur les éléments irréconciliables qui séparaient Groulx et ses successeurs à l'Université de Montréal depuis le début des années 1950. Le gouffre était tel que Lamarre observe qu'il «serait difficile d'imaginer rupture plus radicale» que celle de Frégault et de ses collègues avec l'homme qu'ils appelaient leur «maître». Bien que leurs différends aient été importants, la rupture s'est produite graduellement, en grande partie parce que Groulx était réticent à rompre avec des collègues dont il admirait la rigueur scientifique³⁷.

Les premières fissures dans les relations entre le maître et ses disciples commencèrent à se manifester au début des années 1950 lorsque Groulx publia les volumes de l'*Histoire du Canada français* consacrés à la période suivant la Conquête. Au cours de sa carrière, Groulx avait modifié sa conception de la Nouvelle-France et il en était venu à accepter le rôle prépondérant des facteurs économiques sur les facteurs religieux. Sur ce point, il se démarquait peu des historiens de Montréal au début des années 1950. Toutefois, au sujet de la période qui suivit la Conquête, Groulx resta fidèle à son analyse. Tout en reconnaissant les conséquences catastrophiques de la Conquête, il affirmait aussi que les Québécois avaient fait beaucoup de progrès depuis la fin du XVIII^e siècle, grâce à leur insistance à revendiquer leurs droits. Groulx se distinguait alors des autres historiens du début du XX^e siècle comme Lanctot, Chapais et Maheux qui jugeaient favorablement les Britanniques pour leur générosité envers les Québécois. Pour Groulx, la survivance était le fruit d'une lutte acharnée et non un cadeau du conquérant. Malgré tout, il partageait avec eux la convic-

37. Jean Lamarre, *op. cit.*, 21.

tion que le bilan de deux siècles d'histoire du Québec après 1760 était positif.

Dans la période qui suivit immédiatement la Deuxième Guerre mondiale, Frégault et ses collègues arrivèrent à des conclusions très différentes au sujet de l'après-Conquête. Témoins de la prospérité économique d'après-guerre qui n'arrivait pas à combler l'écart économique entre les francophones et les anglophones, les historiens de Montréal commencèrent à affirmer que les effets néfastes de la Conquête persistaient et que les progrès décrits par des historiens tels que Groulx étaient en grande partie illusoire. Les historiens montréalais étaient également critiques à l'égard de la fédération canadienne, compte tenu de la concentration grandissante du pouvoir à Ottawa. Au lieu de se féliciter que les Québécois aient survécu comme collectivité, Frégault avait conclu, dans un discours prononcé en 1952 à l'Université de Toronto, que les Canadiens français avaient peu progressé, deux siècles après la Conquête: «Nous voici avec nos quatre millions de personnes et nos illusions³⁸.»

Malgré qu'il en ait souffert, Groulx avait gardé le silence sur ses premières divergences avec ses successeurs, mais en 1956, il rendit public son désenchantement dans un compte rendu de l'œuvre majeure de Frégault, *La Guerre de la Conquête*³⁹. Toutefois, pour amortir le choc et éviter de couper tout lien avec son protégé, il fit suivre sa recension d'une lettre à Frégault: «Je reste toujours persuadé, vous ayant suivi depuis le début de votre carrière, que la Providence vous permettra de bâtir, en histoire, une œuvre de grand style⁴⁰.»

Bien que Groulx ait reconnu à la fin des années 1950 qu'il existait «un fossé apparemment infranchissable qui nous sépare des générations qui nous suivent», il était habituellement réticent à en parler publiquement⁴¹. Dans le privé, toutefois, il appuyait ceux qui avaient critiqué publiquement les historiens de Montréal. Par exemple, à la suite de la sortie de Léo-Paul Desrosiers contre «l'école des jeunes historiens», Groulx envoya une longue lettre à son ami. «Vous dites des choses qu'il me serait difficile d'écrire, ayant été l'ancien professeur, sinon le maître d'au moins trois d'entre eux, et me sentant peu désireux de me donner trop fréquemment l'air d'un vieux pion armé de sa fêrule.» Préoccupé par l'avenir de la *Revue*, Groulx consacra la

38. «Here we are with our four million people and our illusions.» Centre de recherche en civilisation canadienne-française (Université d'Ottawa), Fonds Guy-Frégault, Conférence Gray, présentée en novembre 1952.

39. *RHAF* 9,4 (mars 1956): 579-588.

40. CRLG, Fonds Lionel-Groulx, Lionel Groulx à Guy Frégault, 5 avril 1956.

41. *Ibid.*, Lionel Groulx à François-Albert Angers, 8 décembre 1958.

majorité de cette lettre à se demander comment assurer sa survie, étant donné la présence de «deux écoles qui s'affrontent si radicalement. Il me faut apprendre l'art du conducteur de l'ancien quadrille.» Il était rassuré par le fait que «dans le comité de direction [de l'Institut], la jeune école ne constitue pas la majorité», mais il se demandait ce qu'il arriverait si un jour, probablement après sa mort, la *Revue* tombait aux mains de ses adversaires. Groulx espérait que Desrosiers garderait la *Revue* dans la voie qu'elle avait toujours suivie. Sans violer «la liberté de pensée ou d'action» de ceux qui dirigeraient la *Revue* dans l'avenir, il demeurerait néanmoins essentiel qu'elle continue de fonctionner «selon la pensée du fondateur». Cette remarque est un bon exemple de l'incapacité foncière de Groulx à percevoir la tension entre son appui au «caractère scientifique» de la *Revue* et sa volonté de la voir promouvoir une perspective définie du passé⁴².

Malgré les tensions dans les rapports entre Groulx et ses successeurs, les deux parties demeurèrent relativement discrètes sur leurs différends tout au cours des années 1950. Cependant, cette discrétion se termina abruptement en 1961 lorsque Michel Brunet attaqua, dans une discours, la manière dont l'histoire du Québec était enseignée. Brunet réagissait à un autre discours prononcé par un ami de longue date de Groulx, François-Albert Angers⁴³. Il avait été piqué au vif par les propos d'Angers qui réclamait avec insistance que les enseignants et les professeurs à tous les niveaux du système scolaire suscitent «un culte de la nation canadienne-française». Brunet craignait que l'histoire ne soit transformée en «harangue moralisatrice au service de la religion, du clergé, de la 'race' ou des pouvoirs établis». Pointant clairement du doigt des gens comme Groulx, il attaqua les personnes qui «occupant des postes importants [...] croient que l'histoire est une science définitivement fixée, dont le développement est terminé [...]. Elles semblent sincèrement convaincues qu'il n'y a plus rien à apprendre en histoire, surtout en histoire nationale, que nous connaissons suffisamment le passé et que nous devons nous contenter d'étudier et de répéter les anciens historiens⁴⁴.»

Groulx choisit l'assemblée annuelle de l'IHAF, trois semaines plus tard, pour répliquer. Comme il l'écrivit dans ses mémoires, il était «à bout d'humeur» quand il étala ses frustrations avec la jeune génération d'historiens québécois⁴⁵. Il fit d'abord remarquer qu'il avait

42. CRLG, Fonds de l'IHAF, Lionel Groulx à Léo-Paul Desrosiers, 8 janvier 1958. La critique de Desrosiers était intitulée «Nos jeunes historiens servent-ils bien la vérité historique et leur patrie?», *Notre temps*, 28 décembre 1957.

43. Le discours d'Angers a été publié dans *Le Devoir*, 13 mars 1961.

44. *Le Devoir*, 20 mars 1961.

45. Lionel Groulx, *Mes mémoires* (Montréal, Fides, 1970-1974), IV: 288.

évitait pendant plusieurs années de répondre aux critiques de Brunet et de ses collègues. «Je crois avoir toujours respecté la liberté de mes anciens étudiants, devenus mes successeurs. Ils font de l'histoire comme ils l'entendent. Et c'est leur affaire.» Toutefois, il ne pouvait plus demeurer neutre quand Brunet se présentait, et par extension sa génération, comme le premier intéressé à découvrir la «vérité», sans préoccupation pour les conséquences politiques de l'interprétation historique. Groulx acceptait comme Brunet que l'histoire ne devait pas devenir une forme de «propagande patriotique». En même temps, toutefois, le prêtre-historien était troublé par la prétention de son successeur de balayer du revers de la main pour manque «d'impartialité ou (de) sérénité scientifique» tout ce qui s'était écrit précédemment. Il était froissé par le fait que Brunet laisse entendre que ses prédécesseurs ne connaissaient rien à l'histoire «scientifique» et que la jeune génération n'avait pas de programme politique à promouvoir.

L'historien doit rester modeste, se rappelant que toutes les écoles d'historiens l'une après l'autre, ont cru renouveler le genre historique. L'historien peut se tenir également assuré qu'après lui, sinon même autour de lui, il se trouvera toujours un autre historien pour lui démontrer qu'il s'est grossièrement trompé [...]. Je dirais volontiers à la jeune génération: ce n'est pas tout de démolir ses devanciers; peut-être vaudrait-il mieux travailler à les dépasser⁴⁶.

Cette réplique publique de Groulx envers les jeunes historiens reflétait aussi l'inquiétude de plus en plus marquée de plusieurs leaders de sa génération dans les mois qui ont suivi la victoire du Parti libéral en 1960. La Révolution tranquille marquait l'arrivée d'une nouvelle génération aux commandes de l'État québécois et la mise en place de réformes et de nouvelles institutions qui ont transformé la province de fond en comble. Un de ces nouveaux dirigeants fut Guy Frégault, premier sous-ministre du nouveau ministère des Affaires culturelles. Compte tenu que des gens comme Frégault, à qui Groulx ne faisait plus confiance, exerçaient désormais une influence considérable, le vieux maître commença à craindre que la *Revue* ne tombe aux mains de ses «ennemis» après son décès.

À peine quelques mois après son débat public avec Brunet, Groulx demanda à Léo-Paul Desrosiers de lui succéder après sa mort à la direction de la *RHAF*, même s'il était conscient de ne pas avoir réellement le pouvoir de désigner son successeur⁴⁷. Groulx dirigeait la

46. *Le Devoir*, 10 avril 1961.

47. CRLG, Fonds de l'IHAF, Lionel Groulx à Léo-Paul Desrosiers, 18 août 1961.

Revue en tant que président de l'Institut. Les règlements de l'Institut ne précisait pas le mode de sélection d'un futur directeur, mais rien n'indiquait que Groulx pouvait décider unilatéralement de sa succession. Quoi qu'il en soit, sa décision resta théorique, car Desrosiers refusa son offre, décidant de se consacrer davantage au journalisme. Partageant la mentalité d'assiégé de Groulx au début de la Révolution tranquille, Desrosiers fit remarquer: «J'ai attaché plus d'importance à ma tâche de journaliste qui ne m'intéressait pas à fond avant [1960...]. Les symptômes actuels me paraissent d'une gravité exceptionnelle. Je m'imagine que l'attaque contre la religion, bien que peu directe encore, est singulièrement large, vaste, profonde [...]. Aujourd'hui, c'est un premier glissement qui se produit, mais dont il sera difficile d'arrêter le mouvement⁴⁸.»

Par ailleurs, Groulx voulait aussi résoudre le problème de sa succession afin que les donateurs, provenant de l'extérieur du milieu universitaire, continuent de soutenir financièrement la *Revue*. Depuis 1956, le financement des diverses activités de l'IHAF, y compris la *Revue*, relevait de la Fondation Lionel-Groulx, créée avec un capital de départ de 10 000\$ et qui comptait amasser un capital de 100 000\$. En 1957, Groulx céda à la Fondation sa maison de l'avenue Bloomfield à Outremont, maison qui lui avait été donnée en 1939 afin de lui procurer un lieu de travail stable. En 1966, il légua aussi à la Fondation ses biens et ses droits d'auteur. Depuis sa formation, les membres du conseil d'administration de la Fondation avaient surtout été des membres des professions libérales, plus précisément des médecins, des avocats et des notaires intéressés aux causes nationalistes. C'est pourquoi, le premier président du conseil d'administration de la Fondation fut Maxime Raymond, un avocat qui s'était fait connaître comme chef du Bloc populaire canadien, parti politique anti-conscriptionniste formé pendant la Deuxième Guerre mondiale⁴⁹. Groulx comptait sur l'appui financier de fidèles partisans associés à la Fondation et il craignait que la mainmise sur la *Revue* de personnes peu fiables comme Brunet et Frégault n'entraîne la désaffection des donateurs⁵⁰.

48. *Ibid.*, Léo-Paul Desrosiers à Lionel Groulx, 27 août 1961. Groulx essaya de faire entrer un autre successeur qu'il avait choisi sans consulter le conseil en 1966. Toutefois, à cette occasion, cette tentative fut bloquée quand Frégault eut vent de l'affaire. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, IV: 307. Tout ce qu'on sait au sujet de ce successeur potentiel, c'est qu'il était prêtre. CRLG, Fonds de l'IHAF, boîte 6, rapport de Rosario Bilodeau, 4 octobre 1971.

49. CRLG, Fonds de l'IHAF, dossier 59.1, réunion des administrateurs provisoires de la Fondation Lionel-Groulx, 6 août 1956. Les autres fondateurs, outre Groulx, étaient Joseph Blain, avocat, Charles-Auguste Émond, notaire, et Jacques Genest, médecin.

50. CRLG, Fonds de l'IHAF, Lionel Groulx à Léo-Paul Desrosiers, 18 août 1961.

La *Revue* était certainement devenue le bien le plus précieux du maître, et dans les dernières années de sa vie, Groulx — comme ses amis — en était venu à percevoir la Fondation comme un rempart contre une prise de contrôle de la *Revue* par ses ennemis⁵¹. À cette fin, il collaborait surtout avec Rosario Bilodeau, qui était devenu son assistant à la *Revue* en 1964. Professeur d'histoire au Collège militaire royal de Saint-Jean, Bilodeau satisfaisait aux critères de professionnalisme de Groulx puisqu'il était titulaire d'un doctorat de l'Université de Montréal. Il avait étudié avec Frégault, qui lui avait transmis une conception du passé québécois opposée à celle de Groulx, mais puisque Bilodeau, qui publiait peu, n'avait jamais défendu la perspective des historiens de Montréal avec la même fougue que Frégault et Brunet, Groulx n'avait aucune difficulté à travailler avec lui⁵². En 1966, Groulx et Bilodeau proposèrent que le futur président de l'Institut soit élu par le conseil d'administration qui était de plus en plus dominé par les historiens professionnels. En même temps, ils voulaient que la Fondation ait «une voix égale à celle du Conseil d'administration de l'Institut» dans le choix d'un successeur à la direction de la *Revue*⁵³.

Il ne faut pas s'étonner que cette suggestion n'ait pas soulevé l'enthousiasme des historiens professionnels et la question resta en suspens jusqu'au début de 1967. En mars de la même année, une autre proposition fut présentée à l'Institut par Bilodeau et un autre fidèle de Groulx, le père Lucien Campeau, sans obtenir plus de succès. Cet arrangement proposait une fusion officielle de la Fondation et de l'IHAF afin que les membres de la Fondation, «qui ont jusqu'ici soutenu l'œuvre de l'Institut de leurs moyens et de leur influence, [...puis- sent] faire partie du Conseil d'administration» d'un nouvel Institut Lionel-Groulx. Quoique le rapport insistait sur l'importance d'un conseil composé en majorité d'historiens professionnels avec un historien à la présidence, il était clair que l'idée sous-jacente était de donner à la Fondation un rôle plus direct dans la gestion de la *Revue*⁵⁴.

51. Groulx était si convaincu de la trahison de ses anciens alliés qu'il croyait en 1965 qu'ils complotaient pour fonder «une revue d'histoire, en opposition à la nôtre et destinée à la remplacer». CRLG, Fonds de l'IHAF, Lionel Groulx à Léon Pouliot, 7 juillet 1965.

52. La thèse de Bilodeau est résumée dans «Liberté économique et politique des Canadiens sous le Régime français», *RHAF*, 10,1 (juin 1956): 49-68. En 1971, sa vision d'ensemble de l'histoire du Québec continuait d'aller dans le sens de la perspective de l'École de Montréal. Voir Rosario Bilodeau, Robert Comeau, André Gosselin et Denise Julien, *Histoire des Canadas* (Montréal, Hurtubise-HMH, 1971).

53. CRLG, Fonds de l'IHAF, dossier 59.1, Rosario Bilodeau à Lionel Groulx, 6 décembre 1966.

54. *Ibid.*, dossier 59.1, «Rapport du comité d'étude sur la fusion de l'IHAF et de la Fondation Lionel-Groulx», 4 mars 1967.

Quant à Groulx, il écrivit une note peu avant sa mort en mai 1967 dans laquelle il proposa que la Fondation ne soutienne l'Institut qu'à certaines conditions. Affirmant qu'il n'était pas intéressé à restreindre «la liberté de l'action» de l'IHAF, il insistait tout de même pour que celui-ci demeure indépendant de l'Université de Montréal où ses ennemis régnaient. Quant à la *Revue*, Groulx voulait qu'elle continue de fonctionner en grande partie de la même manière. Cependant, il craignait que les jeunes historiens ne la transforment en «une copie française de la *Canadian Historical Review* qui s'occupe de tout problème d'histoire générale». Si l'Institut n'acceptait pas ces conditions, il était prêt à ce que la Fondation transfère son actif pour soutenir «une œuvre de jeunesse et d'action nationale qui ferait du N° 261 Bloomfield, son siège social⁵⁵».

- IV -

Aucune de ces propositions ne fut adoptée avant la mort de Groulx qui survint un mois seulement après le vingtième congrès annuel de l'Institut. Trop malade pour y assister, Groulx y délégua Bilodeau. Afin de contrer la perception parmi les jeunes historiens que Groulx n'était qu'un propagandiste qui se faisait passer pour historien, Bilodeau insista sur les objectifs scientifiques de la *Revue* autour desquels des historiens de tendances diverses pourraient se rallier: «La *Revue* [...], par-delà les interprétations différentes, veut être le lieu d'accueil de toutes les diversités pourvu seulement qu'elles se présentent sous les traits de l'objectivité, de l'honnêteté et d'une qualité littéraire suffisante⁵⁶.»

Les remarques de Bilodeau visaient peut-être à désamorcer l'opposition de certains historiens à ce qu'il devienne directeur de la *Revue* après la mort de Groulx. Quoi qu'il en soit, il y avait peu d'opposition ouverte à la nomination de Bilodeau, peut-être parce que des historiens comme Frégault hésitaient à attaquer de front un héritier de Groulx quelques mois après sa mort. Ces historiens savaient que le temps jouait en leur faveur et, de fait, lors des élections à la présidence de l'Institut en 1968, Frégault obtint le poste. En 1972, Bilodeau en vint à la conclusion qu'il ne pouvait plus travailler avec les historiens professionnels qui comprenaient maintenant dans leurs rangs des nou-

55. *Ibid.*, dossier 59.1, mémo de Groulx concernant la relation entre l'IHAF et le CRLG. Après la mort de Groulx, cette note a été dactylographiée et redatée en 1957. Il est évident, à partir de l'original écrit à la main, qu'elle avait été préparée pour une réunion du conseil d'administration de l'IHAF en mai 1967, mois de la mort de Groulx.

56. *RHAF*, 21,1 (juin 1967): 11-12.

veaux venus comme Paul-André Linteau et qui réclamaient un rôle accru dans les affaires courantes de la *Revue*. Il démissionna⁵⁷. Il n'est pas étonnant alors que le premier numéro paru après le départ de Bilodeau ait renfermé la critique de Harvey et de Linteau sur le contenu de la *Revue* pendant son premier quart de siècle.

Depuis les débuts de la *Revue* jusqu'à nos jours, la majorité des études sur le rôle de Groulx à sa direction lui donnent, au mieux, le mérite d'avoir promu la recherche de haut niveau. Il est vrai qu'il y a une bonne partie de vérité dans la remarque de Harvey et Linteau au sujet de l'existence d'un certain «degré de monolithisme idéologique» pendant les années où Groulx dirigeait la *Revue*. Néanmoins, leur critique, qu'ils tempèrent quelque peu par des références à l'héritage scientifique de Groulx, ne représente qu'une seule dimension de l'action de celui-ci, mais elle rassure les historiens hautement qualifiés qui ont dominé la profession pendant les derniers vingt-cinq ans de la *RHAF*.

Comme nous l'avons vu, Groulx était réticent à accueillir des opinions divergentes dans les pages de la *Revue*. Certains historiens comme Lanctot, Ouellet et Hamelin n'ont jamais été invités à participer aux activités de la *Revue* et de l'Institut, tandis que d'autres, comme Frégault, Brunet et Séguin, étaient acceptés, mais leur présence embarrassait Groulx pendant les années 1950 et 1960. Néanmoins, Groulx croyait que la *Revue*, malgré ses imperfections, était un outil pour l'avancement de la recherche «scientifique». Bien que sa recherche «d'objectivité» soit souvent entrée en conflit avec son désir de s'entourer d'historiens qui partageaient ses opinions, il demeure que Groulx était un personnage beaucoup plus complexe que celui qui ressort dans la majorité des bilans historiographiques. En fait, malgré des maladroites, son désir de trouver un équilibre entre la recherche de la «vérité» et la défense d'une cause particulière le plaçait tout à fait dans le courant de l'historiographie occidentale au XX^e siècle.

Au niveau du discours, à tout le moins, il est difficile de trouver des points communs entre Groulx et les historiens révisionnistes qui ont dominé l'historiographie québécoise depuis les vingt-cinq dernières années. Alors que Groulx était prêt à admettre que sa recherche servait, du moins en partie, à faire avancer une vision particulière de l'histoire, trois des principaux révisionnistes, Serge Courville, Jean-

57. Lors d'une réunion du conseil d'administration en février 1972, un rapport présenté par Paul-André Linteau, René Durocher et Claude Galameau proposait que la *RHAF* ait une direction collégiale et ne soit pas dirigée principalement par un seul rédacteur en chef. C'était peut-être une coïncidence mais, à la réunion suivante, Bilodeau remit sa démission. CRLG, Fonds de l'IHAF, procès-verbal, conseil d'administration, 18 février 1972, 20 juin 1972.

Claude Robert et Normand Séguin, écrivaient récemment que leur travail était libre des jugements de valeur qui avaient «dans le passé embrouillé la saisie de l'expérience historique du Québec⁵⁸». Malgré de telles déclarations d'objectivité, les révisionnistes cherchent pourtant à promouvoir une perspective particulière du passé québécois. Comme Gérard Bouchard l'a fait remarquer, ces historiens veulent montrer que le Québec fonctionne «sur l'heure américaine et occidentale. Le Québec est donc une société industrielle, capitaliste et libérale, aussi développée, aussi moderne que les autres⁵⁹.»

Compte tenu de cette perspective, il était impossible pour les révisionnistes de voir que Groulx, surtout dans sa direction de l'Institut et de la *Revue*, leur ressemblait lorsqu'il essayait d'utiliser le savoir scientifique pour faire avancer une perspective particulière, qui prend sens dans un contexte précis. En déformant le travail de Groulx, les révisionnistes nous en disent autant sur eux-mêmes que sur Groulx. En rétablissant les faits, j'ai essayé de montrer dans cet article que Groulx était plus motivé par la recherche de la «vérité» que les révisionnistes ne l'ont concédé et que ces derniers étaient plus influencés par l'avancement d'une perspective particulière qu'ils ne l'ont prétendu.

Tout compte fait, Groulx est lié aux révisionnistes et à l'ensemble des historiens qui font face à la tension inévitable entre les aspects scientifiques et polémiques de leur métier depuis la professionnalisation de l'histoire depuis environ un siècle. Dans une analyse admirable des dilemmes que les historiens ont vécus au cours du XX^e siècle, Peter Novick rejette «la distinction artificielle et trompeuse [faite par certains historiens] entre, d'une part, les études historiques 'déformées' par des hypothèses et des objectifs idéologiques et, d'autre part, les études qui ne sont pas entachées par ces défauts. Il me semble que dire qu'une œuvre historique est objective ou non, est une observation *vide de sens*⁶⁰.» Dans cette perspective, l'évaluation du

58. Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, *Atlas historique du Québec. Le pays laurentien au XIX^e siècle. Les morphologies de base* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995), 2.

59. Gérard Bouchard, «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité», dans Fernand Dumont, dir., *La Société québécoise après 30 ans de changements* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990), 262.

60. «[...] unreal and misleading distinction (drawn by some historians) between, on the one hand, historical accounts 'distorted' by ideological assumptions and purposes; on the other, history free of these taints. It seems to me that to say of a work of history that it is or isn't objective is to make an *empty* observation.» Peter Novick, *That Noble Dream: the Objectivity Question and the American Historical Profession* (Cambridge, Cambridge University Press, 1988), 6. L'italique est de Novick. Novick n'est qu'un des nombreux historiens qui ont récemment écrit sur la question de l'objectivité en histoire. Pour une analyse plus fouillée de cette historiographie et de la réticence des historiens québécois à aborder la «question de l'objectivité», voir mon ouvrage, *Making History in Twentieth Century Quebec*.

rôle de Groulx aux commandes de la *RHAF* mérite davantage que les remarques condescendantes qui sont devenues monnaie courante. Comme nous l'avons vu, Groulx était un historien du XX^e siècle qui, de la même manière que les révisionnistes, partageait le dilemme de sa profession entre la recherche de la vérité et la défense de causes plus précises, qu'il définissait cependant.

Traduction: Marie Poirier

